

(N^o. 14.)

JOURNAL

DES

DAMES ET DES MODES.

1 AVRIL 1799.

L E S A G É .

Débarassé des soucis de l'ambition, dans son asyle champêtre, loin du méphitisme des vices brillans qui en corrompent l'atmosphère, Léonidas cultive en paix la sagesse. C'est elle qui l'instruit à mettre un frein salutaire à ses desirs, à réprimer la fougue des passions; c'est elle qui lui montre le sentier solitaire par où l'homme vertueux peut atteindre au vrai bonheur. Un silence consolateur l'environne, ses oreilles ne sont plus fatiguées des cris de la multitude, un tableau séduisant du vice heureux n'importune plus sa vue, l'aspect de la vertu délaissée et souffrante ne blesse plus son cœur. Il est à l'abri de l'envie, hors des atteintes perfides de la calomnie. Soumis aux lois, chérissant sa patrie, humain par caractère, bienfaisant par sentiment, Léonidas est libre, il est heureux. Il parcourt à son gré, sans contrainte et sans gêne, les allées solitaires de la forêt silencieuse; un sycomore, un chêne, un brin d'herbe, une fleur, un insecte, attestent à son ame con-

*

templative l'existence de Dieu. Lorsque la déclinaison de l'astre du jour prolonge les ombres sur la terre, il rentre satisfait dans sa chaumière, modeste héritage de ses aïeux. La fatigue d'une longue promenade assaisonne les mets de sa table frugale; sa femme et ses enfans, voilà sa société. Je méprise ici tout ce qui plaît et ravit à la ville, écrit Léonidas à son ami: le silence des bois m'apprend à méditer et à parler; je vis avec les morts, c'est le seul moyen d'être en paix avec les vivans. Les inquiétudes de l'intrigue, les remords d'une conscience coupable ne troublent point mon sommeil que flattent souvent des rêves agréables et tranquilles; je vis content de mon sort, et je consacre mes jours à celui qui me donne le soleil.

E dò i miei giorni a chi mi dona il sole.

Costume des Dames du Chili, en Amérique.

Une jupe plissée de ces anciennes étoffes d'or ou d'argent qu'on fabriquoit autrefois à Lyon, qui laisse à découvert la moitié de la jambe, et qui est attachée fort au-dessous de la ceinture; des bas rayés de rouge, de bleu et de blanc; des souliers si courts que tous les doigts sont repliés, en sorte que le pied est presque rond; voilà l'habillement des Dames du Chili. Leurs cheveux sont sans poudre, ceux de derrière divisés en petites tresses qui tombent sur leurs épaules. Leur corset est ordinairement d'une étoffe d'or ou d'argent; il est recouvert de deux mantilles, la première de

mousseline, et la seconde qui est par dessus, de laine de différentes couleurs, jaune, blanche ou rose : ces mantilles de laine enveloppent la tête des Dames, lorsqu'elles sont dans la rue et qu'il fait froid ; mais dans les appartemens, elles sont dans l'usage de les mettre sur leurs genoux ; et il y a un jeu de mantille de mousseline qu'on place et repiace sans cesse, auquel les Dames de la Conception ont beaucoup de graces. Elles sont généralement jolies et d'une politesse si aimable, qu'il n'est certainement aucune ville maritime d'Europe où des navigateurs étrangers puissent être reçus avec autant d'affection et d'aménité.

Manière de préparer le caffé en Turquie.

Le café doit être moulu et réduit en poudre presque impalpable, ou broyé avec un lourd pilon dans un mortier de fer. Ils commencent par mettre le café à sec dans la cafetière, et le font chauffer à petit feu, ou simplement sur des cendres chaudes, en le remuant souvent, jusqu'à ce qu'il répande une agréable odeur. Ensuite, ils versent dessus de l'eau bouillante, ou le plus souvent de l'eau où l'on a fait bouillir le marc du café de la veille, et qu'on a laissé se clarifier. Après quoi ils le replacent sur le feu, sans attendre, pour le retirer, qu'il bouille ; il suffit qu'ils voient paroître au-dessus une légère écume blanche semblable à la crème. On le reverse alors d'un pot dans un autre, deux à trois fois pour le clarifier : néanmoins il arrive

souvent que les Turcs le prennent trouble ; quelquefois on y jette une cuillerée d'eau froide pour le rendre clair plutôt , ou l'on place sur l'ouverture de la cafetière un linge imbibé d'eau froide. Les Turcs font souvent brûler leur café dans un four de boulanger pendant qu'on l'échauffe.

P A R I S.

Suite du voyage autour des galeries du Palais-Egalité.

Avez-vous remarqué, Mesdames, une petite circonstance qui peut, pour vous, être très-indifférente, mais qui n'en est pas moins, pour moi, d'un intérêt prépondérant. C'est que je n'ai point encore dîné depuis mon départ, quoique j'aie fait beaucoup de chemin. Je conçois qu'avec vous, Mesdames, on peut faire une longue route, courir par monts et par vaux, sans penser à boire ni à manger; mais à la fin, nature s'épuise, et, quoiqu'on en dise, on ne vit point d'amour, sur-tout en voyage. Permettez-moi donc de restaurer ma faible humanité, en réparant le vide de mon estomac.

Irai-je chez Saives, ou Robert, ou l'Excellent, ou Véri, etc.? Je ne connais la cuisine ni des uns, ni des autres, Tous jouissent également d'une brillante réputation. C'est une cruelle chose quel'embarras du choix en pareille circonstance. Comment juger leur mérite? Sur leur nom? C'était l'ancienne méthode. Si ce n'est pas la plus sûre, au moins c'est la plus commode.

Saivres !.... ce nom-là consonne avec un verbe dont le sens contraste avec l'idée de restaurateur. M de Gèvres (*fameux calembourcier*) n'eût jamais été dîner chez le citoyen Saivres. Je n'irai pas non plus.

Robert présente une étymologie plus analogue à sa profession. On doit sortir de sa table, parfaitement corroboré; mais Robert est-il un honnête-homme? En parcourant sa généalogie, je trouve Robert le diable, Robert chef de brigands; il pourrait me faire robustement payer ma corroboration. N'allons point chez Robert.

Allons plutôt chez l'Excellent: c'est un excellent nom pour quiconque veut exceller dans son état. Chez l'Excellent, il ne peut y avoir que du vin excellent, que de sauces excellentes; on doit y faire, enfin, un excellent dîner. Mais ce beau nom, ce nom si brillant, n'aurait-il pas été inventé pour éblouir les yeux du public? Ne cache-t-il pas des qualités contraires à celles qu'il annonce? Les furies s'appellent Euménides (bienfaisantes); l'excellence du restaurateur pourrait bien ressembler à la bienfaisance de ces dernières. Voyons ailleurs.

Véri! *Verus, vera, verum*: au génitif, *veri*, vrai. Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

C'est Boileau qui l'a dit, et Boileau était un fin gourmet, un bon juge en fait de restaurateurs. Ce nom-là et le suffrage de Boileau me déterminent. Le citoyen Véri ne doit jamais mentir. Conséquemment, il ne donne point du chat pour du lapin, ni du Poiré pour du vin de Champagne. Il a du vrai lapin de garrenne, du vrai vin de l'Her-

mitage, de vraies truffes du Périgord, de vrais chapons du Mans; je veux faire chez lui un vrai dîner de voyageur. Entrons.

Garçon! la carte? On m'apporte un in-folio, imprimé sur quatre colonnes, que je pris pour le *Moniteur*; c'était en effet la carte, chef-d'œuvre typographique sorti des presses de L. Duchesne. Elle était divisée en dix-sept chapitres, tous plus intéressans les uns que les autres. Il y avoit parmi les vins et les différens mets, des noms qui sonnaient à mon oreille pour la première fois: ce furent ceux-là que je choisis. En conséquence, je demandai une bouteille de Richebourg; puis, un potage printannier; puis, un pied de cochon à la Sainte-Menchould; puis, un karis à l'américaine; puis, deux petits pâtés à la Béchamel; puis, du saumon en esculape; puis, une oreille de veau, sauce automate; puis, de la poitrine d'agneau à l'épigramme; puis, une cotelette à la Montglas; puis, une macédoine de légumes; puis, un biscuit de Rouget, en moulle; puis, un petit verre de Mirobolanty; puis, je payai 15 francs trois décimes. C'était bien là un dîner de confiance; car, il me serait impossible de définir ce que je mangeai; et je m'en rapportai absolument à la véracité du citoyen Véri, qui auroit pu m'empoisonner, sans que je m'en fusse douté. Peut-être trouvera-t-on mon écot un peu cher. Il est vrai que le restaurateur voisin fournit, dit-on, les mêmes plats, à moitié meilleur marché; mais sans doute, comme dit Michel Morin, il y a fagots et fagots.

Après un dîner comme le mien, il est indis-

pensable que pour aider à la digestion, j'aïlle prendre la demi-fasse et le petit verre. Cependant, il faut le dire, cet usage, autrefois universel, n'est plus aujourd'hui du bon ton. On ne voit guères dans les cafés que des étrangers, des oisifs, des célibataires, des nouvellistes et quelques bourgeois de la moyenne classe. Les gens comme il faut ne vont plus que chez les glaciers.

Nos ancêtres allaient au cabaret; on le quitta pour le café; on a quitté le café pour la glacière; on quittera la glacière pour..... Voyez ce qu'on pourroit y substituer. C'est une spéculation à faire. Quoi qu'il en soit, entrons au café. Chacun de ces établissemens a son nom particulier. Celui-ci s'appelle le café des mille colonnes. Mille colonnes dans un café! Est-il en Europe un édifice où l'on puisse en compter autant? Et cependant le nombre n'en est point exagéré. On pourroit même en compter davantage, si l'on vouloit s'en rapporter au témoignage des yeux; mais les quatre-vingt-dix-huit centièmes de ces colonnes sont visibles sans être palpables, quoiqu'on ne puisse toucher à l'une sans toucher, au moins en apparence, à cinquante autres en même tems. Concevez-vous cette originalité?

Voici le mot de l'énigme. Il n'y a pas plus de quinze à vingt colonnes; mais au moyen d'une foulé de glaces, dont la disposition en prolonge l'alignement, elles se multiplient à l'infini, et produisent en effet sur leur nombre une agréable illusion. Cette colonnade, en perspective, n'offre rien pourtant de bien extraordinaire. Ce qu'il y a de

plus heureux, c'est la dénomination du café dont elle a fourni l'idée, et qui ne laisse pas d'y attirer bien des curieux, par son emphatique enseigne.

Il faut l'avouer; les cafés, considérés sous un rapport moral, sont des établissemens indispensables dans une ville où il y a tant de gens désœuvrés, qui ne savent comment tuer le tems, et qui, sans cette ressource, l'emploieraient plutôt à faire du mal que du bien; car, rien de plus dangereux qu'un homme inoccupé: or, dans un café, il trouve moyen, si non d'être utile, au moins de n'être nuisible à personne. Il lit une gazette, conte ou écoute une nouvelle, se mêle à une conversation, juge une partie de dames, fait un cent de domino, demande un verre d'eau, dit des fleurettes à la belle du comptoir, contrôle avec elle les différentes personnes qui composent la société, critique la pièce qu'elle a vue la veille, fait l'éloge du roman qu'elle lit, mouche sa chandelle, etc. etc. Onze heures sonnent; il prend une bavaroise, croustille une flûte et va se coucher fort content d'avoir pu, encore un jour, soustraire à l'ennui son inutilité. Il est à Paris dix mille individus dont l'existence s'écoule dans cet état de végétation continuelle; plusieurs même, excepté un galeas où est un lit de sangles pour coucher, n'ont pas d'autre domicile que leur café habituel. C'est-là qu'ils indiquent leur adresse, là qu'ils reçoivent leurs amis, là qu'ils donnent leur rendez-vous; par ce moyen, il se trouvent logés, chauffés, éclairés, et toujours en nombreuse société, sans rien payer, pas même quelquefois la dépense qu'ils

ont faite : car il est d'usage, dans les cafés du bon genre, de ne jamais demander d'argent. Vous entrez, vous prenez ce que vous voulez, vous sortez, personne ne vous dit rien. Quoi de plus commode pour ceux qui n'ont que des quarts et des trois-quarts. Mais ma tasse de café se refroidit, mon petit-verre s'échauffe; le tems se passe; j'ai encore bien du chemin à faire: buvons et partons.

Un des voleurs de la bande dont le procès s'instruit dans ce moment au tribunal criminel du département de la Seine, a eu l'étrange audace de soutenir la légitimité du vol, et de citer en sa faveur les lois de Lycurgue : il a dit que la loi qui le permettoit à Lacédémone, loi contre laquelle d'ignorans censeurs s'étoient élevés dans tous les tems, avoit produit dans les jeunes gens de ce pays plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens plus de vigilance et d'exactitude, dans tous plus de facilité à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges et à se garantir des siens, etc.

C'est la première fois, peut-être, qu'on a fait l'éloge du vol dans un tribunal françois; mais c'est une preuve ajoutée à bien d'autres, que les voleurs d'aujourd'hui ne ressemblent pas plus, quant à l'ignorance que quant aux haillons, aux voleurs d'autrefois.

On cite, d'après quelques journaux de Londres, le fait suivant;

„Un serpent de 40 pieds de long, sur 8 pieds de circonférence, à paru à la Barbade, dans un jardin peu éloigné de Ste.-Anne. A peine s'est-il vu découvert, que son aspect est devenu furieux et menaçant; il s'est porté avec une rapidité étonnante vers les personnes accourues pour le combattre: ce n'est qu'après avoir essuyé plusieurs coups de feu à travers du corps, qu'il a paru chercher à faire retraite. Il s'est traîné, fuyant avec quelques difficultés, pendant l'espace de 500 pas environ; mais une balle forcée, qui l'a atteint dans la tête, l'a enfin étendu sans vie. Ses dents avoient plus d'un pied de long, et sa langue étoit bien plus volumineuse que celle d'un bœuf. Un jeune nègre de 14 ans, poussé par la curiosité, lui ayant pincé le bout de la langue entre le pouce et l'index, a éprouvé l'effet rapide d'un poison si violent dans cette partie de la main, que les gens de l'art ont jugé à propos de lui amputer sur-le-champ les deux doigts infectés du venin, pour pouvoir lui conserver le bras, et probablement la vie. En visitant les entrailles du serpent, on y a trouvé un petit porte-feuille contenant une paire de ciseaux, un dez à coudre en argent, et une pièce d'or de sept schellings toute neuve.

Il n'y a pas un animal sur la terre qui ait joué un plus grand rôle dans le monde que le serpent. Les Egyptiens représentoient l'année par un serpent qui fait le cercle et se mord la queue. Moïse éleva dans le désert un serpent d'airain, et ce serpent fit des miracles. Les Babyloniens, les Phœnciens représentoient certaines divinités sous la fi-

gure de serpens. Le serpent de Lerne fut écrasé par Hercule ; Apollon tua à coup de flèches le serpent Python. Tout le monde connoît la fin douloureuse de Laocoon. Le symbole d'Esculape étoit un serpent. Sur les revers des médailles de Minerve, on reconnoît un serpent, symbole de la sagesse. Le diable tenta Eve sous la figure d'un serpent ; les bonzes offrent à l'adoration des Chinois et des habitans du Japon, le dieu Fô, sous la forme d'un serpent, sorti, disent-ils, du sein d'une tortue. Les Bramines révèrent les serpens avec une grande superstition ; on n'oseroit les tuer, tels gros et dangereux qu'ils soient. Les Indiens, les Siamois les apprivoisent, passent pour sorciers, et mettent ainsi à contribution la crédulité de la populace. Le serpent a une place dans les constellations. On feroit un volume si l'on vouloit citer tous les évènements qui nous sont transmis par l'histoire, marqués par l'apparition d'un de ces reptiles monstrueux. Récemment encore, un serpent d'une grosseur prodigieuse, sortit de la base de la colonne de Pompée en Egypte.

M O D E S.

(EXPLICATION DE LA GRAVURE N^o. 15.)

Chapeau de paille.

Encore un retour vers la paille. Pauvre paille ! à quelle torture ne t'a-t-on point mise depuis trois ans ! Esclave du caprice, est-il un forme à laquelle

tu ne te sois complaisamment prêtée? Combien t'en a-t-il coûté pour arriver aux honneurs où nous t'avons vu briller? Il est doux, je le sais, de plaire à la beauté; il est glorieux de parer ses attraits: mais la gloire n'est pas le bonheur. Il y auroit un beau parallèle à faire entre la paille qui couvre l'humble chaumière du laboureur, et celle qui orne la tête d'une élégante.....

On demandera, peut-être, qui peut motiver cette espèce de prédilection qu'on manifeste depuis quelque tems pour la paille. Je n'oserois en déterminer positivement la cause, mais je crois qu'elle tient à un sentiment de reconnaissance. On ne peut se dissimuler que la paille n'ait rendu de grands services à maint opulens du jour; que c'est en fournissant de la paille que plusieurs sont parvenus à mettre du foin dans leurs bottes; qu'enfin c'est sur la paille que reposent la plûpart des fortunes modernes. Est-il étonnant alors qu'on témoigne à la paille une considération particulière!

Spencer de drap.

Je comparerais volontiers le spencer au hussard, dont il figure le doliman. Il paraît et disparaît avec la même vélocité; tantôt vous le voyez, tantôt vous ne le voyez plus. Voltigeant à droite, à gauche, il n'est jamais plus près, que lorsque vous le croyez bien loin. Dix fois nous l'avons cru au rang des morts, et dix fois il a reparu avec un nouvel éclat.

Ample voile.

Les voiles sont remarquables par leur ampleur et la richesse de leur tissu. Presque tous sont en

dentelle. On en a porté beaucoup plus cet hiver que pendant les chaleurs de l'été dernier, preuve qu'on doit les considérer plutôt comme un raffinement de luxe, que comme un objet d'utilité.

Nos élégans continuent de porter le cheveux courts. La nécessité a donné à cette coiffure une durée dont la mode n'est pas ordinairement susceptible. A moins de porter perruque, on ne change pas de cheveux comme on change d'habit, et quelque soit le goût dominant, il devient impossible de les porter longs quand on les a courts. Cependant, il faut en convenir, les têtes à la Titus, quelqu'en soit le motif, ne semblent rien perdre de leur faveur. J'en juge par les perukes qui couvrent la tête de certains élégans, obligés, par quelque défaut naturel, de recourir à cet artifice. Toutes sont très-courtes, et figurent la coiffure à la Titus. Observons toutefois qu'on ne voit plus guères de têtes tondues que parmi les hommes, non que les dames aient en effet des cheveux, mais une perruque dissimule ordinairement chez elles les ravages de la mode.

Les gilets bordés sont toujours de mode. Cette bordure est ordinairement noire sur blanc. Point de collet d'aucune espèce. La partie supérieure, extrêmement dégagée, laisse appercevoir la bordure du gilet de laine tricoté qui se porte en hiver, et le plissé de la chemise qui remplace le jabot. Ces gilets n'ont éprouvé aucun changement remarquable depuis l'été dernier.

Les bottines sont moins pointues, et les pantalons moins étroits que l'année dernière. Après

le jaune seréin , la couleur favorite est le vert-bouteille. On voit aujourd'hui , parmi nos jeunes gens , aussi peu de souliers que de culottes , qui ne paraissent réservés que pour les bals , où l'étiquette proscrit tout autre costume. Toujours , au lieu de canne , le petit crochet de bambou , qui pourrait servir d'armoire à beaucoup de parvenus.

TRAIT HISTORIQUE.

En 1573, Harlem , menacée d'être investie par les Espagnols , s'étoit ménagée les moyens d'être instruite des efforts que d'autres villes , ses alliées , faisoient en sa faveur. Les habitans avoient , par une précaution connue de l'antiquité , et fort commune dans le Levant , fait passer aux villes de la confédération , plusieurs pigeons élevés dans la leur. Toutes les fois qu'il étoit nécessaire de leur donner quelque avis , on attachoit une lettre sous l'aîle d'un de ces oiseaux , et on le lâchoit. Il ne manquoit jamais de voler droit à Harlem. De cette manière , les citoyens et les troupes à qui on annonçoit de prompts et puissans secours , étoient encouragés à faire une brave résistance.

A N E C D O T E S.

Un marchand avoit acheté , cent mille écus , la fameuse perle appelée , la *Pélerine*. Philippe IV , auquel ce marchand fut présenté , lui demanda

pourquoi il avoit donné tant d'argent pour une perle. Je songeois, répondit-il, qu'il y avoit dans le monde un Roi d'Espagne qui me l'acheteroit. Ce monarque flatté de cette réponse qui témoignoit la grande idée que l'on avoit de lui, fit compter au marchand quatre cens mille livres pour cette perle.

Milord Saarboroug a quitté la vie avec le même sang-froid qu'il avoit quitté sa place de grand écuyer. On lui reprochoit, dans la Chambre des Pairs, qu'il prenoit le parti du Roi, parcequ'il avoit une belle charge à la cour. Messieurs, dit-il, pour vous prouver que mon opinion ne dépend pas de ma place, je m'en démetts dans l'instant. Il se trouva depuis embarrassé entre une maîtresse qu'il aimoit, mais à qui il n'avoit rien promis, et une femme qu'il estimoit, mais à qui il avoit fait une promesse de mariage. Il se tua pour se tirer d'embarras.

Robeck, qui étoit un autre fou de cette espèce, délibéra avant de se tuer. Il délibéra même si posément, qu'il eut la patience de faire un livre, un gros livre, bien long, bien pésant, bien froid; et quand il eut établi, selon lui, qu'il étoit permis de se donner la mort, il se la donna avec la même tranquillité.

Un peintre avoit tiré, d'après nature, un homme de condition qui le chicanoit sur le prix. Le peintre, piqué de ce procédé, peignit des barreaux de fer sur le portrait. La personne, dont il étoit aisé de discerner tous les traits, paroissoit être en prison. Le peintre mit au bas du tableau :
Au pauvre prisonnier.

Un barbouilleur, qui étoit curieux de passer pour peintre, vouloit décorer une salle. Il répétoit toujours qu'il la feroit blanchir, et qu'il la peindroit ensuite. Quelqu'un lui dit, qu'il avoit un meilleur conseil à lui donner : C'étoit de commencer par peindre cette sale, et de la faire blanchir ensuite.

Un paysan chargé de fagots, crioit par les rues : *Gare, gare*, afin qu'on se détournât. Un jeune homme vêtu de soie, ayant négligé l'avertissement, eut son habit déchiré. Là dessus, grand bruit; le jeune homme, veut être payé de son habit, et fait sa plainte au commissaire, qui étoit survenu. Le paysan est interrogé; mais il ouvre la bouche sans dire mot. Etes-vous muet, mon ami, lui dit le commissaire? Non, non, Monsieur, interrompit le plaignant, c'est belle malice, parce qu'il ne peut se défendre; il fait le muet; mais quand je l'ai trouvé en mon chemin, il crioit comme un beau diable; *Gare, gare*. Eh bien, dit le commissaire, que ne vous rangez-vous?

L'Empereur Rodolphe II ayant appris qu'il y avoit en Franche-Comté un chymiste qui passoit pour être certainement un adepte, envoya un homme de confiance pour l'engager à venir le trouver à Prague. Le commissionnaire n'épargna ni persuasion, ni promesse pour s'acquitter de sa commission; mais le Franc-comtois fut inébranlable, et se tint constamment à cette réponse. „Oui je suis adepte, ou je ne le suis pas; si je le suis, je n'ai pas besoin de l'Empereur, et si je ne le suis pas, l'Empereur n'a que faire de moi.”

Pelisson étoit si fort défiguré par la petite vérole, que Madame de Sevigné disoit, qu'il abusoit de la permission qu'ont les hommes d'être laids. Une belle Dame le prit par la main un jour qu'il passoit dans la rue, et le conduisit dans une maison voisine. Ebloui par les charmes de la Dame, il n'avoit pas la force de résister, et il se flattoit que cette aventure ne pouvoit pas avoir de dénouement désagréable. La Dame le présenta au maître du logis en lui disant: *Trait pour trait comme cela.* Elle quitta brusquement le bel esprit et le laissa là. Pelisson, revenu de son étonnement, demanda l'explication de tout cela au maître du logis, qui après s'en être défendu, lui avoua qu'il étoit peintre: j'ai, dit-il, entrepris pour cette Dame la représentation de la *Tentation de J.-C.* dans le désert. Nous contestions depuis une heure sur la forme qu'il faut donner au diable, et elle vient de m'expliquer qu'elle souhaite que je vous prenne pour modèle.

S E N T E N C E S.

Jamais l'innocence et le mystère n'habitèrent longtems ensemble.

La patience est amère; mais son fruit est doux.

La véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

La raison nous trompe plus souvent que la nature.

Le silence donne du poids aux pensées, et du crédit aux paroles.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Le doute est l'école de la vérité.

La véritable politesse consiste à marquer de la bienveillance aux hommes.

L'amitié plaint les maux; mais l'amour les ressent.

Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens.

Quand le cœur s'ouvre aux passions, il s'ouvre à l'ennui de la vie.

La félicité est la fortune du sage; et il n'y en a point sans vertu.

Les petites fortunes coutent beaucoup de peines; mais les grandes se font à peu de frais.

Le goût du jeu, fruit de l'avarice et de l'ennui, ne prend que dans un esprit et dans un cœur vuides.

LIVRES NOUVEAUX.

Le nouveau Diable boiteux, tableau philosophique et moral de Paris, 2 vol. in 12 avec figures.

Tout le monde a lu le *Diable boiteux* de le Sage, fiction, du genre fantastique, imitée de Velez de Guevara. L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, a adopté le même cadre.

On se rappelle que Lesage, à la fin de son roman, a laissé son *Diable boiteux* replongé dans

une bouteille par l'enchanteur Torribio; il s'agissait de l'en tirer. Une aventure désastreuse arrive à Torribio, à la suite de laquelle tous ses instrumens de sorcellerie sont brisés, et entre-autres la bouteille où le *Diable boiteux* étoit enfermé; celui-ci s'envole par la fenêtre, et rencontrant à Madrid un jeune Bachelier qui s'élevait dans la petite nacelle d'un ballon aérostatique, il va s'asseoir à ses côtés; puis, pour se soustraire aux sortilèges de Torribio, il dirige le ballon vers la France. Voilà le *Diable boiteux* et le jeune Bachelier à Paris. Le Bachelier est grand dissertateur. Le *Diable boiteux* aime à se divertir; il veut égayer son compagnon de voyage, et lui donner lieu de dissertar tout à son aise; en conséquence, ils vont se percher ensemble sur les cheminées de Paris, d'où l'intérieur des maisons se décèle à leurs yeux. Ils voient d'abord un lieu magique où la richesse et le luxe multiplient leurs prodiges pour la débauche. C'est l'habitation et la vie d'un nouveau Sardanapale... *ex-laquais qui a fait la banque*. Au fond d'un jardin, un homme couvre furtivement de terre un trésor. Il est comme poursuivi par un spectre. Il vient de commettre un premier crime. C'est le chef de bande d'une troupe de joueurs dont l'affiliation s'étend depuis la forêt et les grands chemins jusqu'à la bourse. Dans un grenier, deux hommes que séparait une mince cloison, l'ont brisée et se battent pour une question agitée au milieu d'un café et sur laquelle ils disputent toujours sans s'entendre ni l'un ni l'autre. A une table où brille la gaieté, deux amis, divisés d'opi-

nions politiques, n'en soupent pas moins avec cordialité et confiance entre leurs femmes et leurs enfans. Là, une foule d'infortunés, autrefois dans l'opulence; ici une troupe de nouveaux sybarites dont le langage trahit l'origine. En ce moment le *Diabte boiteux* tire de sa poche un petit livre intitulé *Histoire du passé, ou Généalogies modernes*, à l'aide duquel le Bachelier apprend qu'un gros homme qu'il voit se mourir d'une indigestion sur un sofa, est un de ces honnêtes garçons qui les dix, les vings et les trente de chaque mois voituraient des sacoches sur leurs larges épaules; que cet autre qui perd nonchallement trois mille louis dans une soirée et s'ennuie, est un homme dont les anciennes possessions étaient un bâton blanc et un brevet de rat de cave; que celui-ci associé à la compagnie de et à toutes les compagnies passées, présentes, à venir, et possibles, et qui soumissionne les écuries d'un ci-devant Prince, est un ancien cocher, etc-

Le Bachelier, à la suite de quelques mots prononcés par le *Diabte boiteux*, voit bientôt tous ces personnages revêtus des costumes de leur ancien état. Un fat ambré reparait le peigne dans une main et le rasoir dans l'autre. De fameux spéculateurs reprennent leur longue barbe, et proposent des lunettes d'opéra, etc. Le *Diabte boiteux* ne tarde pas à révéler au Bachelier l'origine de ces nouvelles fortunes, et il le met à portée d'entendre le discours d'un orateur sur l'agiotage. Il lui fait connaître ensuite la théorie des *marchés* par des exemples pris dans toutes les classes. Voilà la

première nuit des deux voyageurs. Le Bachelier fatigué, a loué une chambre garnie, et après un bon sommeil, il revoit son *Diabte boiteux* qui descend par la cheminée. Ils soupent ensemble, et leurs propos de table roulent sur l'Enfer, le Paradis, lorsqu'à leur porte une voix crie : *de par la loi.....* Le *Diabte boiteux*, saisissant le Bachelier, s'enfonce avec lui par une lucarne dans une grenier voisin. Le premier objet qui se présente à leur regards, est une femme sur un grabat. Elle raconte au Bachelier ses aventures, qu'il seroit trop long de rapporter ici. Dans un autre grenier, ils reposent leurs yeux sur un spectacle moins affligeant. Ils y voient deux jeunes femmes et deux enfans ; l'une paraissait n'avoir jamais connu une meilleure situation ; l'autre semblait avoir changé de condition sans regret. La première est la bienfaitrice de la seconde, qui dans des tems plus heureux, l'avoit été de l'autre. Plus loin, dans un donjon élevé, ils vont chercher un philosophe ; ils aperçoivent sur une table un manuscrit. Le *Diabte* l'apporte au Bachelier. C'étoit des pensées éparses sur l'éducation.

Après la lecture qu'ils en font ensemble, il prend fantaisie au Bachelier de visiter les établissemens publics d'instruction. Comme les Ecoles centrales n'étoient pas encore en pleine activité à l'époque de leur voyage, ils se rendent au Collège Egalité, aujourd'hui le Prytanée françois. Ils parcourent ensuite les sociétés particulières consacrées aux Sciences et aux Lettres, et en font tour-à-tour la critique et l'éloge. Cependant ils re-

tourment à la chambre du Bachelier, curieux de voir ce qu'annoncaient ces mots qui les ont fait fuir : *ouvrez de par la loi*. C'étoit une visite domiciliaire occasionnée par le soupçon que le Bachelier étoit un émissaire de l'étranger. Mais le Diable ayant pourvu à la sûreté de son compagnon, celui-ci lui raconte son histoire. Cette histoire interrompue trois fois, contient vingt-deux chapitres sur les quatre-vingt-dix-sept de tout l'ouvrage. C'est un petit roman que l'auteur pouvoit détacher de l'ensemble, et dans lequel on trouvera comme de raison, de l'amour, des couvens, un château dans une forêt, du sang répandu, des cavernes, des apparitions merveilleuses et du talent.

On jugera par cet extrait si l'auteur a rempli son titre.

SPECTACLES DE PARIS.

Comment faire? ou les effets de Misanthropie et Repentir, pièce en un acte, jouée le 18 Mars au théâtre du Vaudeville, a obtenu un succès complet. — Il paroît que les auteurs ont puisé leur sujet dans les charmantes lettres qui ont été publiées (V. notre N^o. 10.)

Bonneval veut marier ses deux nièces dans le même jour. L'une, vive et gaie, doit épouser Lenoir, personnage sombre et sentimental; l'autre, déjà veuve d'un mari de soixante ans, que vingt

témoins l'ont vu pleurer, est destinée à Delville, jeune fat qui rit de tout sans trop savoir pourquoi.

Madame Bonneval, ainsi que ses deux nièces et leurs futurs, vont voir à l'Odéon le drame allemand, maintenant en vogue; la tante perd connoissance au 4me acte; elle est ramenée chez elle par un contrôleur des billets du spectacle, amoureux de Florette, femme-de-chambre de Madame Boneval. Ce contrôleur dit assez plaisamment, en parlant de l'évanouissement: *notre 4me acte n'en fait jamais d'autres.* — L'époux de Madame Boneval croit voir dans la vive impression que le drame a produite sur sa femme, quelque preuve de son repentir. Il y voit des traits de ressemblance entre lui et le bon Menau. Ce soupçon l'irrite, et, dans sa colére, il veut divorcer.

Les deux nièces et leurs futurs reviennent aussi, l'une, en pleurant, et conduite par Delville, qui ne veut pas courir des dangers en prenant une femme si sensible. L'autre revient accompagnée de Lenoir, qui est furieux de ce qu'elle a ri au moment le plus intéressant. Les deux futurs dégagent leur foi, et vont se retirer lorsque Cézane, pupille de Bonneval, trouve un moyen bien simple de les arranger, en proposant à Lenoir de s'unir à celle qui se lamente, et à Delville d'épouser celle qui chante.

Boneval, dont les soupçons se sont dissipés, renonce à son projet de divorce; approuve le troc qui vient de se faire, et Florette elle même épouse le contrôleur des billets.

Voici quelques couplets qui ont été redemandés.

Air.....

Au Parnasse Apollon préfère
Aux derniers, les premiers venus
Le myrthe qui croît à Cithère,
Couronne les premiers venus,
En affaires, tout l'avantage
Appartient au premier venu;
N'a pas qui veut en mariage
L'honneur d'être un premier venu.

Cézanne dit que les pleurs ne sont pas toujours les marques d'une belle âme.

Air des Visitandines.

J'ai vu pleurer l'hypocrisie,
Et j'ai vu rire la candeur;
J'ai vu les larmes de l'envie,
J'ai vu le rire d'un bon cœur;
J'ai vu rire la confiance
Et la rage verser des pleurs;
J'ai vu pleurer des séducteurs,
Et j'ai vu rire l'innocence.

Le suivant a pour objet de critiquer la manie qu'ont nos élégans, de n'arriver au bal qu'au milieu de la nuit.

Air des Visitandines.

Dans nos bals, c'est la méthode,
Il faut savoir s'y plier,
Chacun, pour suivre la mode,
Veut y venir le dernier;
C'est une loi positive;
Là, sans être un maladroit,
Jamais personne n'arrive
Que tout le monde n'y soit.

P O E S I E.

L'UTILITÉ DES PERRUQUES.

C o n t e.

On entend tous les jours crier contre la mode :

Chacun prétend s'ériger en censeur ;

Celui-ci, dans l'excès de sa maussade humeur ,

Des usages du tems jamais ne s'accommode.

Cet autre blâme, avec aigreur,

Tout ornement qui n'a pas le bonheur

De l'avoir eu pour inventeur,

Quoiqu'il soit bien souvent agréable et commode,

Les perruques, surtout, n'ont-elles pas longtems

Exercé la critique et l'injuste satire ,

De quantité d'honnêtes gens

Qui se plaignent de tout et ne savent pas rire ?

Ils ont eu tort, sans doute, et l'on peut aisément

Prouver à ces censeurs fâcheux et trop austères,

Qu'ils se sont, en cela, conduits légèrement,

Et qu'on ne voit, dans leurs plaintes amères,

Ni vérité, ni jugement.

Qui pourroit, en effet, nombrer tous les services

Qu'aux femmes a rendu cet art ingénieux,

L'art de forcer d'indociles cheveux,

De se plier à leurs caprices ?

Eh ? que ne lui doit pas l'élégante T...sé,

Cette antique beauté qui veut encore séduire ?

Sans lui, depuis longtems, son règne étoit passé,

C'en étoit fait : son vieil empire,

Sur ses debris, s'érouloit pour toujours ;

Ses quarante ans avoient, loin d'elle,

Effarouché tous les Amours :

Une perruque blonde en fait une immortelle ;

Son front ridé, sous de jolis crochets,

Echappe à l'œil curieux et profane ;

Et le Plaisir rapporte ses hochets
A cette nymphe de Diane.

On trouveroit mille exemples fameux
De ces belles métamorphoses ;
Car, l'âge et les saisons , dans ces tems trop heureux ,
N'empêchent pas de recueillir les roses.

Mais si l'on voit cet ornement
Raviver les attraits de la folle vieillesse ,
Donner parfois plus d'agrémens
Aux charmes séducteurs de la vive jeunesse ,
Un autre point d'utilité
Le rend d'un précieux usage ;
Et plus d'une heureuse beauté ,
Qui lui devoit déjà cet avantage ,
Lui doit aussi sa sûreté.

Elise, ces jours-ci, vient d'en faire l'épreuve.
Elle sort, un matin, en négligé charmant :
Elle avoit mis une perruque neuve ,
Que chez certain coiffeur en renom maintenant ,
Avoit fait faire, Eraste, son amant.

Ce n'étoit point par ton, ni par coquetterie ,
Qu'elle avoit de la mode emprunté le secours ;
Car elle est, comme on sait, infiniment jolie ;

Mais une affreuse maladie ,
Après avoir menacé ses beaux jours ,
La contraignoit d'avoir recours
A cette agréable parure ,
Qui , vraiment, lui faisoit au mieux ;

Et l'art avoit si bien imité la nature ,
Qu'elle pouvoit abuser tous les yeux.
Elle étoit , ce jour-là, fort lestement vêtue ,
Et, suivant l'usage, n'avoit
Tout justement que ce qu'il lui falloit,
Pour n'être pas ce qu'on appelle nue ;
Mais mise avec un goût très-recherché,
Un panier sous le bras, la gentille donzelle,

Arrive gaîment au marché,
Pour sa provision. A peine y paroît-elle,
Que c'est à qui la servira
C'est, par ici, la commère Jérôme
Qui l'appelle et lui fournira
Des merlans frais qui sentent..... comme beaume,
C'est, par là-bas, la petite Fauchon
Qui lui fait signe de la tête
Et veut lui vendre son saumon.
Chacune enfin, en la voyant, s'apprête
A lui donner un plat de son métier.
Elise hésite un moment; mais l'avid
Mère Jérôme atteint son tablier,
L'arrête et bientôt la décide:
„Combien me vendrez-vous douze de vos merlans?“
Dit-elle, en lui donnant la préférence.
„— Faut-il parler en conscience?
„Tenez; pour vous, la belle, c'est six francs,“
„— Six francs! Ah! quelle extravagance!
„Pour trente sous j'en aurai tout autant. „
„— Tu les auras, moule à squelette,
„Mais si j'en fais, quelque jour, en dormant.
„R'gard'donc, Nicol', mamzell' propette,
„N'diroit-on pas qu'c'est la lavette
„De l'hôpital de Charenton?
„Su ma parole, all'est tout aussi blanche.
„....-moi donc! camp, chien d'cendrillon,
„Va t'décrasser, c'est d'main dimanche. „
Et tout en lui donnant ce conseil amical,
Elle lui campe un merlan sur la joue.
La pauvre Elise, un peu sensible au mal,
Lui fait d'abord une vilaine moue;
Mais voulant se venger de cet affront sanglant,
D'un coup de pied, lancé sur l'éventaire,
Elle renverse, au même instant,
Tous les merlans péle-mêle par terre.
Ah! c'est alors qu'il fit beau voir

Mère Jérôme, en sa colère,
Sur Elise faire mouvoir
Un poignet vigoureux et ferme.

A tant de bruit et de fureur,
La belle enfin veut mettre un terme
Et chercher, dans la fuite, un remède à sa peur;
Mais la Mégère, dont la rage
Augmente encor et pétille en ses yeux,
Pour lui faire payer amplement le dommage,
Veut l'arrêter par les cheveux.....

O désespoir! ô honteuse surprise!
La perruque, à l'instant, lui reste dans la main :
Elle la jette au loin; et la tremblante Elise,
Qui prend alors, au hasard, son chemin,
Au milieu des rieurs légèrement détale;
Et chacun, ayant vu ce bel enfant de chœur
Qui regagnoit sa cathédrale,
En se mourant de honte et de frayeur;
De l'accident, remontant à la cause,
Dont l'effet étoit si plaisant,
Riott encore et s'en alloit disant :
Une perruque, au moins, est bonne à quelque chose.

Sur un grand parleur qui bailloit souvent.

Sais-tu pourquoi la Fouraille,
Quand il est à babiller,
Quelquefois s'ennuye et baille ?
C'est qu'il s'écoute parler.

Q u a t r a i n.

Mettre un voile jaloux sur un joli visage!
Par son ombre en masquer le gracieux contour!

Y penses-tu, Doris ? Ah ! n'en fais plus usage :
Vénus n'empruntoit pas le bandeau de l'Amour.

Boutade sur les Pleureuses de l'Odéon (à la représentation de Misanthropie et Repentir.)

Un quidam, courroucé de voir qu'à l'Odéon,
Nos belles vont pleurer comme à la passion,
Pestoit contre l'auteur, dont la misanthropie
A su flétrir ainsi les charmes d'Eulalie.
Adieu donc, disoit-il, la gaîté des Français ;
C'en est fait pour longtems ; ces dames désormais,
Vont nous moraliser, et sur un ton sévère....
Lors, répond un voisin, facétieux compère :
Ami, rassure-toi ; non, tout n'est pas perdu.
Ne faut-il point un peu grimacer la vertu ?
Ne sois donc pas surpris de ce moment d'alarmes ;
Nos belles verseront encor beaucoup de larmes ;
Ici, l'on vient pleurer, crois-moi, j'en suis certain,
Les péchés de la veille et ceux du lendemain.

LE VILLAGEOIS ET LES DEUX CERFS.

F a b l e.

Un villageois regagnoit son réduit.
Dans un taillis, sur le bord de la route,
Le bon homme entend quelque bruit :
Il s'arrête, regarde, écoute....
C'étoient deux cerfs qui, d'un air plein d'effroi,
Causoient et discourroient ensemble.
Il approche et leur dit : „C'est à tort, croyez-moi,
„Que chacun de vous tremble ;
„Car vous n'avez nuls dangers à courir,

„Et votre terreur est panique :
„Le chasseur est bien loin... „ Un des cerfs lui répliqua
D'accord, mais nous songeons aux dangers à venir.

Réponse à un Congé.

Le congé que ta main légère
Vient de tracer si lentement
Accableroit un autre amant ;
Mais je suis d'un bon caractère ,
Et bien loin d'entrer en colère ,
Je t'adresse un remerciement.
Une coquette, une parjure,
Comme en ce monde on en voit tant ,
A la froideur d'un compliment,
Préfère le feu d'une injure ;
La cruelle se plaît à voir
Les angoisses du désespoir ,
Mais des plaisirs de cette sorte
Flatteroient peu ta vanité ,
Car c'est vraiment avec bonté
Que tu mets ton monde à la porte.
Tu voudrois même qu'en amour ,
Je fusse plus heureux un jour ,
Et qu'une maîtresse nouvelle,
Sentimentale autant que belle ,
Me fit perdre, au sein du bonheur ,
Le souvenir de ta rigueur.
Accepte ma reconnoissance
Pour un souhait si généreux ,
J'avois su deviner tes vœux
Et les avois remplis d'avance.

Toujours et Jamais.

Toujours s'aimer, et ne pouvoir *jamais*
Loin des Argus causer de sa tendresse !
Etre tous deux percés des mêmes traits !
Toujours se voir, se désirer sans cesse ;
Et ne *jamais*, ne jamais obtenir
Un seul instant que l'Amour nous assure !
Ce sont des maux que pourra définir
Celui-là seul qui les endure !

E N I G M E.

Celui qui détruit tout, est celui qui m'engendre,
Pourvû qu'on sache l'art de ménager le vent,
Et que par un souffle savant
On tire mon corps de la cendre.

L O G O G R Y P H E.

Rien ne peut résister à l'ardeur qui m'anime,
Car je traîne avec moi la mort et la famine.
Mettez mon chef à bas, je suis tout en fureur ;
On m'évite, on me fait comme un objet d'horreur,
On me traite, sans cœur, d'une étrange manière ;
On me coupe, on me bat, on me met en poussière.
Je parie à coup sûr qu'avec deux pieds, lecteurs,
Je trouve parmi vous beaucoup d'adorateurs ;
En tout tems, en tout lieu, l'homme me défie :
Je suis sur trois, enfin, le secret de Julie.


C H A R R A D E.

Celui-là, cher lecteur, est vraiment mon dernier,
Qui toujours vers le bien dirige mon premier;
Et la vie, à ses yeux, n'offre que mon entier.

Le mot de l'Enigme du précédent Numéro est:
Or. — Celui du Logogriphe est: *Boucherie* (où
l'on trouve: *buche, bouche, boire, boue, char, or,*
bêche, oui, hûre, ou, ruche, cire etc.). — Celui
de la Charrade est: *Debile.*

Comme il ne reste plus qu'un très petit nombre d'exemplaires des deux trimestres de 1798 et du premier trimestre de l'année courante, les personnes qui désireroient avoir la collection des Numéros, à dater du 1er Juillet 1798, ou du 1er Janvier 1799, sont priées de faire au plutôt leur demande.

— Nous insérerons tous les avis relatifs aux modes et aux arts, tels que: annonces de livres, de musique, gravures, meubles, etc. etc. — On payera 6 kreutzer par ligne.



est:
(ou
or,
elut

nom
es
per
des
du ver
et leur

fs aux
livres,
— 60

